

JULIA LAÏNAE ET NICOLAS ALEP

Contre l'alternumérisme

CHAPITRE 6

LA PENSÉE DE JACQUES ELLUL

ET LA RÉALITÉ DU SYSTÈME TECHNICIEN DE NOS JOURS

L'AMBIVALENCE DE LA TECHNIQUE ET LE SYSTÈME TECHNICIEN

Au cours de presque chaque débat que nous avons sur le sujet, après que nous avons exposé en long et en large l'ensemble des conséquences destructrices de la numérisation du monde, arrive un moment où une (ou plusieurs) personne(s) nous di(sen)t: « Mais le numérique, ce n'est qu'un outil, il suffit de bien l'utiliser; il y a forcément des possibilités de le contrôler, de le maîtriser. » Il faudrait pour cela distinguer « les mauvais des bons usages » et ne garder que les « bons côtés ».

Croire que tout dépend de l'usage que l'on en fait, c'est penser que la Technique est neutre. Et effectivement, l'exemple suivant revient si souvent: « Avec un couteau, on peut peler une pomme ou tuer son voisin. » Ellul, comme de nombreux penseurs de la Technique, explique que ce genre de comparaison est absurde, car la Technique porte ses effets en elle-même, indépendamment des usages (1). C'est-à-dire qu'elle induit intrinsèquement, quel que soit l'usage que l'on en fait, un certain nombre de conséquences, indissolublement positives et négatives. En tout cas, ce n'est pas une affaire d'intention: la Technique contient en elle-même des potentialités qui seront

inévitablement exploitées. « Le progrès et la catastrophe sont l'avvers et le revers d'une même médaille », disait ainsi Hannah Arendt. Paul Virilio, lui, expliquait :

Inventer le train, c'est inventer le déraillement, inventer l'avion, c'est inventer le crash [...]. Il n'y a aucun pessimisme là-dedans, aucune désespérance, c'est un phénomène rationnel [...], masqué par la propagande du progrès (2).

La Technique n'est donc ni bonne, ni mauvaise, ni neutre, mais ambivalente. Les exemples le confirmant ne manquent pas : pas de rationalisation de la production sans aliénation des producteurs, pas d'économie numérique sans concentration capitaliste, pas de nucléaire civil sans son pendant militaire, son secret-défense, sa raison d'État et ses déchets radioactifs. La numérisation à l'œuvre actuellement nous (sur)connecte à la société et nous déconnecte du monde. Elle nous rend plus efficaces et nous fait perdre du temps. C'est un tout, qu'on le veuille ou non.

Si certains sont fiers de propager les mythes d'un Web démocratique à travers des communautés de hackers, d'autres s'en servent pour prêcher l'Évangile, comme le pape François déclarant qu'« Internet peut offrir plus de possibilités de rencontre et de solidarité entre tous, et que c'est une bonne chose, un don de Dieu ». Face à ce genre de lieux communs, il est primordial de se rappeler que, derrière chaque innovation technique dont on met en lumière les gains, se cache une face occultée par le bluff technologique, celle de ce que l'on perd et sacrifie au profit de ce progrès. Le numérique nous permet l'accès instantané à beaucoup de choses, mais à quel coût ? C'est la principale question qui mérite d'être posée, car contrairement à ce qu'on voudrait nous faire croire, tout progrès technique se paye.

En fait, défendre les « bons usages » du numérique revient à défendre les « bons usages » d'une drogue, dont on omettrait les potentialités délétères pour se concentrer sur

le côté agréable et enrichissant du trip. Or, on ne peut pas avoir le beurre, l'argent du beurre et les métadonnées de la transaction. D'autre part, quelle possibilité de contrôle nous est laissée, alors que les changements techniques s'opèrent à une vitesse inhumaine, condamnant l'éthique à toujours courir derrière la technoscience ? Et qui sont ces « éthiciens » auxquels nous laisserions le pouvoir de « faire le tri entre les bons et mauvais usages » ? C'est un non-sens que de penser à un bon usage du numérique, délesté de ses « dérives », libéré de toutes ses potentialités aliénantes.

L'AUTONOMIE DE LA TECHNIQUE

L'autre écueil commun à propos de la Technique, c'est de ne pas saisir son autonomie (alors même qu'on entend souvent le numérique être étrangement personnifié, dans des expressions comme « il faut accompagner le numérique », « accompagner la révolution numérique », tel un enfant que l'on accompagnerait dans son développement). Bien sûr, ce n'est pas une sphère close, elle bénéficie des apports d'autres domaines et essaime partout. Mais elle est devenue à bien des égards un *système* qui s'autodétermine, englobant et conditionnant largement la société à ses besoins.

Nombre de personnes, bousculées par la critique que nous portons, cherchent souvent à justifier leur utilisation du numérique en nous disant, par exemple, qu'elles n'utilisent Internet qu'avec parcimonie, « pour télécharger des partitions » ou « envoyer quelques mails », et qu'elles pensent avoir *in fine* « un usage raisonné et minimaliste du numérique ». D'abord, il convient de préciser que nous ne cherchons en aucun cas à culpabiliser les personnes qui utilisent ces technologies : nous dénonçons justement le fait qu'elles soient devenues des *monopoles radicaux* (3). Autrement dit, nous voulons illustrer en quoi « la civilisation technicienne est faite d'un ensemble inséparable de facteurs techniques. Et ce n'est pas le bon usage de l'un

d'entre eux qui changerait quoi que ce soit. Il s'agirait d'un comportement général de tous les hommes (4). » Il ne suffit pas qu'individuellement nous décidions d'en faire une technique positive grâce à un usage suffisamment réfléchi et pas trop polluant à notre goût. Il s'agit bien plutôt d'une délibération collective, d'une prise de position partagée par toute la société vis-à-vis du système technicien.

Saisir le caractère autonome de la Technique, c'est aussi comprendre que dans notre usage de la Technique, si « raisonnable » soit-il à nos yeux, nous sommes à notre tour modifiés. Pris à l'intérieur d'un milieu technicien, nous ne restons pas inchangés. Nous ne sommes pas des sujets au milieu d'objets dont nous sommes essentiellement les maîtres, mais nous sommes « étroitement impliqué[s] par cet univers technique, conditionné[s] par lui (5) ». Les TIC ne sont pas des techniques posées dans le vide que nous pouvons utiliser ou non à notre gré, elles font système, elles deviennent un cadre de vie, elles changent par là nos manières d'être-au-monde. Et surtout, elles portent en elles-mêmes un projet de société – une institution imaginaire, dirait Cornelius Castoriadis. Or, cette société qui les crée et qu'elles contribuent à créer, par leur production en masse et leur généralisation, c'est celle de l'immédiateté, de la volonté de puissance, de l'énergie prétendument illimitée, de la séparation physique, etc.

LE TERRORISME FEUTRÉ DU NUMÉRIQUE ET L'HOMME FASCINÉ

Toutes les initiatives que nous avons abordées au sein de ce texte souffrent du même syndrome : celui de considérer l'avènement et l'emballement comme inéluctables. À un moment où l'incertitude domine les sociétés et où l'avenir semble imprévisible, futurologues et autres observateurs nous annoncent une « révolution numérique » inexorable, encourageant tout un chacun à « passer le cap de la transition numérique ». Et alors que l'idéologie do-

minante prône à longueur de temps le triomphe de cette « nouvelle révolution industrielle », les mouvements alternuméristes ne font finalement que renforcer ce diktat en cantonnant leur réflexion à l'intérieur du cadre posé par les industriels et les États.

Ce dont témoignent leurs différentes initiatives, c'est l'enfermement dans la mentalité industrielle, dans l'idéologie du Progrès, cette flèche inexorablement dirigée vers l'achèvement de l'Histoire, poussant la société à se « développer » coûte que coûte, vers l'horizon d'une sorte d'humanité augmentée, quel que soit son coût pour le vivant. Pour qualifier cette injonction à ne regarder que dans une direction, Ellul parlait d'un « terrorisme feutré de la technologie », au sens d'un terrorisme idéologique, modelant l'inconscient des individus, sans que ceux-ci aient les moyens de se défendre.

Le discours sur la technique, répandu absolument partout, et non critiqué, est un terrorisme qui complète parfaitement la fascination de l'homme occidental et qui le place dans une situation de double dépendance irréversible, si bien qu'il est subjugué. (6)

Cette opération, qu'il décrit comme un « encerclement par l'évidence », s'effectue par « la captation de l'individu dans le discours permanent socio-technique ». Ce discours, martelé par les médias, les gouvernements et les techniciens, se fonde sur une représentation de la société de demain qui est écrite par avance. Le monde de demain *sera* entièrement informatisé, la ville de demain *sera* connectée, l'hôpital du futur *sera* technologique, le restaurant du futur *sera* intelligent et sur-mesure, l'usine du futur *sera* robotisée, l'école du futur *sera* dématérialisée, la société de demain *sera* une société d'intelligence artificielle, la société de demain *sera* ainsi... et pas autrement. La Technique, devenue indiscutable, incontournable, devient « la nouvelle fatalité de notre temps ». Elle nous éblouit par son évidence :

On ne discute pas avec l'homme qui a marché sur la Lune ni avec le robot : les techniques sont devenues, parce que spectaculaires, évidentes. Et on ne remet jamais en question l'évidence. C'est pourquoi le terrorisme peut être feutré. Il s'appuie sur des évidences acquises d'avance (7).

Ce terrorisme n'agit donc pas en terrifiant, mais en normalisant, en banalisant, par la prolifération des techniques, par l'universalisation des images, par le discours permanent sur la technologie, tout ce qui nous est dorénavant proposé, et cela est réalisé avec « une telle force de conviction et d'évidence que l'on ne voit pas vraiment au nom de quoi on s'opposerait (8). » Ce processus d'intégration de l'être humain et du corps social dans l'univers technique est finalement, pour le philosophe, la véritable et la plus grande des innovations techniques :

C'est à partir de cette adhésion de fond de tout le corps social et de chaque individu que le système technicien pourra se développer sans encombre. [...] Il n'est plus besoin de mythes ou de grands projets, la mutation s'effectue dans la banalité. Et c'est justement cette banalité qui permet qu'elle réussisse (9).

L'ÉDUCATION, OU L'IMPOSITION

Après la préparation psychologique en quoi consiste ce discours subliminal sur la Technique suivent deux autres formes de terrorisme idéologique : l'éducation et l'imposition obligatoire. L'éducation devient un processus d'acclimatation à un certain type de chantage : le chantage au chômage et à l'intelligence, qui consiste à répéter que les jeunes qui ne sauront pas manipuler l'informatique seront forcément marginaux, ne sauront pas se débrouiller et trouveront difficilement un travail. L'« adaptation au numérique » est le dernier avatar de cette propagande feutrée, destinée à faire entrer dans la tête des jeunes que leur

avenir ne peut qu'être numérique. Et cela est perçu comme parfaitement bienveillant : puisque la société de demain sera celle-là, il faut naturellement préparer les jeunes.

Ce qui est occulté par ce bluff, c'est tout ce qui est sacrifié au profit de cet apprentissage : lorsque des jeunes sont parqués dans des CDI plusieurs heures par semaine pour être formés à l'informatique, ils sont également en train d'être formés par l'informatique à un certain type d'intelligence, à une certaine appréhension du monde et des phénomènes. Au-delà de la colonisation de leurs imaginaires, ils sont physiquement initiés et accommodés à la vie selon le modèle industriel : enfermés des heures dans des blocs de béton à faire des choses abstraites avec des machines. Ces heures sont des heures qu'ils ne passent pas à découvrir la nature sauvage, tel animal ou telle plante, un instrument, un sujet qui les passionne, à travailler et créer avec des comparses. Ce sont des heures qu'ils ne passent pas à développer des dispositions et des savoir-faire qui leur permettront de vivre en harmonie avec le vivant, mais des heures qu'ils passent à s'adapter à l'ordre industriel du moment. Ces jeunes à qui l'on apprend à coder, que feront-ils si jamais dans quelques années la société se retrouve changée pour le meilleur ou pour le pire, qu'une guerre, qu'une crise des ressources surviennent : comment survivront-ils, eux qui auront été formés pour un univers automatisé-informatisé ?

Enfin, ce terrorisme peut cesser d'être bienveillant et devenir contraignant. C'est aujourd'hui le cas du compteur Linky, symbole de la société numérique et nucléaire, désormais installé de force dans les domiciles. Mais c'est aussi l'obligation d'obtenir la certification des compétences numériques avec « Pix » au cours du cursus scolaire, le certificat informatique et Internet (C2i) à l'université ; et bientôt l'obligation de se tourner vers des services publics 100 % « dématérialisés » d'ici 2022. La possibilité concrète de vivre sans smartphone pourrait progressivement disparaître, quel que soit le degré de marginalité dans lequel on vit.

CONCLUSION

L'alternumerisme ne permet pas de répondre aux enjeux politiques de notre temps. Il ne fait que nous anesthésier, propageant d'une part l'illusion qu'il est possible de vivre intégralement connectés alors que la planète brûle ; et d'autre part que cette connexion est la seule voie possible pour cultiver nos relations sociales et faciliter les processus d'émancipation collective.

Le numérique se substitue de plus en plus à la politique, s'imposant comme seul modèle de réponse aux souffrances morales, aux questions sociales et environnementales. Il permet d'éluder le nécessaire questionnement philosophique quant au monde dans lequel nous vivons, quant à l'éducation de nos enfants ou quant à ce que serait une vie bonne. Au lieu de tenter de comprendre pourquoi nous nous sentons déconnectés des autres, nous produisons toujours plus de techniques relationnelles, sans voir que celles-ci nous enferment davantage dans des bulles individuelles. Nous cherchons des moyens techniques pour être efficaces et réussir à suivre la cadence sans songer que l'accélération de la société est exacerbée par le rythme et la temporalité qu'imposent ces mêmes machines. Nous créons de nouvelles plateformes dans l'espoir de reprendre un peu de pouvoir politique, sans réaliser que nous nous en éloignons peut-être encore plus, en réduisant la pensée dialectique à un processus de *feedback*, et la démocratie à un simple échange de signaux.

Nous refusons la facilité de ces techno-solutions, qui empêchent de penser. Elles paraissent séduisantes dans la mesure où elles sont expéditives et confortables : elles consistent à dire que la technologie fera tout, que les experts trouveront des solutions et que les citoyens n'auront qu'à se soumettre aux impératifs d'une « sobriété numérique » plus ou moins consentie. Se gargariser de fausses

solutions comme l'utilisation d'un navigateur Web qui protège la vie privée et plante des arbres ne sert en réalité pas à grand-chose d'autre qu'à apaiser le conflit psychique d'écologues graphistes ou d'humanistes geeks en quête d'une vie plus en accord avec leurs valeurs. Si c'est ce que la plupart des personnes attendent des collectifs comme les nôtres, qu'on leur donne des solutions prémâchées, qu'on les conseille sur des « outils numériques au service de la démocratie participative » ou des « gestes à adopter pour être écolo sur le Web », nous ne le ferons pas. Nous en avons marre de la bien-pensance occidentale et urbanisée, plus décidée à s'acheter une bonne conscience qu'à développer une pensée réellement critique, et ce quant à l'ensemble du système technicien. Croire que la Technique ou l'État technicien pourront résoudre les problèmes qu'ils ont engendrés, c'est être soi-même pris au piège d'une foi aveugle. Ellul disait d'ailleurs que « ce n'est pas la technique qui nous asservit, mais le sacré transféré à la technique (10) ».

L'alternumérisme témoigne de cette fascination pour le numérique empêchant les uns comme les autres de porter une pensée libérée du carcan de la société industrielle et numérique. Convaincus que le système n'est au fond « pas si mauvais que ça » et qu'il suffit de quelques ajustements pour qu'ils puissent vivre durablement dans un monde de prothèses électroniques, les alternuméristes cherchent moins à s'opposer qu'à aménager leur servitude connectée.

Cela est parfaitement cohérent avec l'idée que nous vivons dans un monde presque juste et vivable. Le système industriel a ses défauts et ses défaillances, les pouvoirs publics doivent remédier aux premiers et prévenir les seconds (11).

Sauver le vivant (ou une partie du vivant)? *Non*, « accompagner la quatrième révolution industrielle » plutôt, ce qui implique beaucoup de numérique – et des tonnes

de régulation. En réalité, toutes ces tentatives de normalisation, toutes ces institutions et commissions n'ont absolument pas pour objectif la réflexion critique, mais seulement l'accélération et la croissance de la Technique. Ellul expliquait déjà il y a quelques décennies que la volonté de tout normaliser est une des lignes de force de l'univers technicien : « Il faut créer pour tout des normes, car la normalisation des données constitutives de la société, de l'être humain, permet seule l'application intégrale des techniques et en même temps permet seule l'universalisation (12). » Ces volontés réformistes convoquent en réalité le système industriel tout entier : la recherche scientifique, la finance d'État, les instances technobureaucratiques de contrôle et de « normalisation », la propagande médiatique, les entreprises capitalistes. Et les personnes qui s'évertuent à chercher des « alternatives » à travers ces entités ne témoignent, au fond, que de leur adhésion au système qui les produit.

Voilà pourquoi on nous trouve « radicaux » ou « utopistes ».

Utopistes, nous ne pensons pas l'être. Nous ne trouvons pas qu'il soit utopique de renoncer à quelque chose qui est hors de contrôle, qui n'est plus à notre *mesure*, c'est plutôt la solution qui nous semble la plus réaliste et saine. Nous trouvons les approches alturnuméristes bien plus déraisonnables, en ce qu'elles se bercent d'illusions quant à la possibilité de régulation de la machine à réduire qu'est le rouleau compresseur numérique. Il est illusoire de croire que développer une multitude de petits pansements, pour soigner une à une chaque plaie qui surgit et surgira de la société industrielle, pourra arrêter l'hémorragie. C'est ne pas voir que les pansements ne tiendront pas bien longtemps, que les plaies saigneront de plus belle, que les symptômes se multiplieront et que jamais nous ne remonterons à la racine du mal pour avoir une chance de nous en sortir. Nous ne pensons pas qu'il en a toujours été ainsi, peut-être aurait-il été possible, dans un autre contexte et temps, de

changer le cours de la Technique... Mais nous sommes convaincus qu'il est aujourd'hui vain de vouloir maîtriser ce sur quoi nous n'avons plus la main en tant que citoyen, ni même en tant que politique ou technicien, et que le retournement ne pourra plus s'opérer.

Ni les commissions d'éthique ou de contrôle, ni les normes, ni les utilisations « réfléchies » ne permettent de maîtriser le système technicien. Malgré toutes les bonnes intentions, régler de manière parcellisée et spécialisée les difficultés est illusoire devant la puissance d'un tel système, dont on ne contrôle rien si on ne contrôle pas tout. Ce décalage entre la réalité des faits et la compréhension qu'on peut en avoir devrait nous être insupportable, puisqu'il signifie notre obsolescence en tant qu'êtres simplement humains.

Comme dans le mythe de Dédale, même les inventeurs sont prisonniers de leurs propres inventions et avouent leur *impuissance* face à la situation actuelle. Sean Parker, ex-cadre de Facebook, se désole d'avoir contribué à « créer un monstre ». Stephen Hawking nous mettait en garde : « L'intelligence artificielle pourrait mettre fin à l'humanité. » Face à ce type de constats, Ivan Illich nous invitait à adopter une posture de sagesse et d'humilité :

Dans la tradition du monde occidental, j'ai carrément choisi, en raison de mes racines, la politique de l'impuissance. J'atteste de mon impuissance parce que je pense [...] qu'il ne nous reste rien d'autre, et aussi parce que, pour le moment, je pourrais démontrer que nous ne pouvons rien faire. Aujourd'hui, la politique focalise presque inévitablement notre attention sur des buts intermédiaires et nous cache ce à quoi nous devons dire non!.... Comme il faut dire non, par exemple, à cette illusion qui consiste à croire que nous pouvons réellement intervenir dans certaines situations (13).

Si nous récusons le qualificatif d'utopistes, nous sommes prêts à endosser celui de radicaux. Alors que l'alternumerisme s'inscrit dans un courant de *réduction des*

nuisances, nous souhaitons effectivement aller à la racine de ces nuisances, responsables de l'état calamiteux de la vie sur Terre, pour les supprimer.

Si d'après la métaphore computationnelle, la collaboration fluide entre l'humain et la machine devait faire émerger une sorte d'ordre suprême amenant la société à s'autoréguler, les quelques décennies écoulées de « révolution numérique » suffisent à montrer l'échec catégorique de ces théories, qui ne prennent visiblement pas en compte la spécificité du vivant ni la richesse du réel. À l'inverse, la volonté de rationaliser à l'extrême conduit toujours à un point de retournement, où explose l'irrationnel.

Nous n'avons jamais autant consommé de ressources naturelles, alors que la crise environnementale s'accélère. Les technologies s'accumulent et s'imbriquent les unes dans les autres, nous croulons sous les informations, et pourtant le monde est toujours plus illisible, à tel point que les nœuds de la société deviennent inextricables. Les désastres sociaux et sanitaires, amplifiés par une crise spirituelle et une saturation mentale sans précédents, nous laissent complètement impuissants face à la Mégamachine, qui est hors de contrôle. Le phénomène de numérisation progressif implique une complexification du réel qui, à l'opposé des promesses cybernétiques, amène de plus en plus au développement du chaos et de l'irrationnel, au milieu de l'excès d'ordre, de gestion et de rationalité. Le tout-numérique s'apparente à une course folle, un « virage à accélérer », qui envahit progressivement chaque dimension de notre existence, notre avenir étant désormais livré aux mains de quelques « décideurs », chargés de transformer notre existence en *smart life*. Peu importe que cette vie-là soit *open source* ou *écoresponsable*, nous n'en voulons pas. Il n'y a pas de *numérisation heureuse* ni d'usage émancipateur de la technologie de pointe. La seule solution est une désescalade technologique, avec des techniques simples et conviviales, ce que, par essence, le numérique ne peut pas être.

Il est temps de faire face au vrai problème, qui est la reconstruction d'un monde *hors* de l'électrification et de la numérisation intégrale de nos existences sur Terre. Rien d'humain ne sera possible sans une remise en cause des dogmes du développement industriel et du tout-numérique.

Nous faisons appel au principe de réalité, c'est-à-dire que nous appelons à s'extraire de l'utopie numérique pour enfin prendre en compte les exigences du réel. Ne vaut-il pas mieux se libérer de notre dépendance à l'égard d'infrastructures nuisibles que d'espérer se les réapproprier? D'autant plus que les ressources sur lesquelles elles reposent sont vouées à disparaître, si nous continuons dans la voie actuelle.

Refusons la numérisation, la *réduction* numérique. Brisons nos chaînes – ces câbles et ces ondes qui atrophiaient les relations humaines, la Terre, le vivant.

Déconnectons-nous, ensemble. Décâblons le monde.

Notes

1. C'est un thème fondamental de tous ses ouvrages sur la question, notamment *Le Système technicien*, Paris, Le Cherche-Midi, 2004 [1977]. Pour une synthèse accessible de la pensée d'Ellul, voir Patrick Chastenet, *Introduction à Jacques Ellul*, Paris, La Découverte, 2019.

2. Paul Virilio dans le documentaire de Stéphane Paoli, *Paul Virilio, penser la vitesse*, Arte France-La Générale de Production, 2008.

3. Concept développé par Ivan Illich dans *La Convivialité*, Paris, Le Seuil, 2014 [1973].

4. Jacques Ellul, *Le Bluff technologique*, *op. cit.*, p. 94.

5. *Ibid.*, p. 93.

6. *Ibid.*, p. 686.

7. *Ibid.*, p. 704.
8. *Ibid.*, p. 62.
9. *Ibid.*
10. Jacques Ellul, *Les Nouveaux Possédés*, *op. cit.*, p. 259.
11. Groupe Marcuse, *La Liberté dans le coma*, *op. cit.*, p. 216.
12. Jacques Ellul, *Le Bluff technologique*, *op. cit.*, p. 408.
13. David Cayley, *Entretiens avec Ivan Illich*, Saint-Laurent, Bellarmin, 1996.

Julia Lainaë et Nicolas Alep, *Contre l'alternumerisme*
La Lenteur, Saint-Michel-de-Vax, 2020,
nouvelle édition 2023,
Les Amis de Bartleby, janvier 2024
lesamisdebartleby.wordpress.com